NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

64 N° 3 1937

L'organisation militaire des croisés en Terre Sainte

Ch. MARTIN

p. 284 - 294

https://www.nrt.be/es/articulos/l-organisation-militaire-des-croises-en-terre-sainte-3587

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

L'ORGANISATION MILITAIRE DES CROISÉS EN TERRE-SAINTE

Fiers et majestueux, toujours puissants aussi malgré leurs blessures, les vieux châteaux forts de Palestine et de Syrie détachent encore aujourd'hui en grand nombre leurs silhouettes massives sur les sommets des monts qu'ils couronnent, au milieu des plaines côtières qu'ils dominent ou à l'entrée des rades à moitié endormies qu'ils surveillent. Beaucoup d'entre eux sont l'œuvre des Croisés (1). A les rencontrer si souvent et comme au hasard de la route, vestiges d'un passé séculaire et surtout d'un passé « de chez nous », transposé dans un cadre si différent des nôtres, le voyageur venu d'Occident finit par les tenir pour l'une des grandes « sensations » qu'il rapporte de son séjour là-bas. Le Proche-Orient (2) se révèle ainsi, et par bien d'autres indices encore, terre de contrastes et terre de surprises, simples manifestations concrètes, d'ailleurs, de ce rôle millénaire, que lui impose sa situation géographique elle-même, de lieu de passage, de carrefour, de point de rencontre, de champ de bataille aussi, des nations et des civilisations les plus diverses et parfois les plus opposées.

La mise sous mandat de ces pays a eu l'heureuse conséquence de ranimer ou mieux d'accentuer l'intérêt que le monde savant n'a jamais cessé de porter à ces splendides joyaux archéologiques ;

(1) Ceux-ci ont pu souvent profiter, d'ailleurs, des fortifications existantes qu'ils ont restaurées et agrandies. Les Arabes aussi eurent de nombreux châteaux comme ceux d'Alep, de Shëizar, de Homs, etc. On peut retrouver dans nombre de ces constructions, qu'elles soient arabes ou franques, l'empreinte du génie et de l'architecture militaires romains et byzantins. La chose se comprend aisément car Francs et Sarrasins non seulement ont eu toute liberté de s'inspirer, les uns et les autres, des modèles existants, mais encore ont souvent pu disposer d'architectes et ingénieurs byzantins, arméniens ou syriens, formés aux anciennes traditions.

(2) C'est-à-dire l'Asie-Mineure, la Syrie, la Palestine, et, jusqu'à un certain point, l'Égypte.

à certains égards, événement providentiel aussi, car l'usure des temps, la fréquence et la violence des tremblements de terre (1), et, plus encore peut-être, le sans-gêne inconcevable des habitants (2) et le laisser-faire nonchalant des autorités turques semblaient, il y a vingt ans, condamner tous ces trésors à une lente mais irrémédiable destruction (3).

Sous le patronage du Haut-Commissariat de la République française en Syrie et au Liban, et dans une collection qui, malgré sa jeunesse relative, a déjà bien mérité des études médiévales en Orient, la *Bibliothèque archéologique et historique*, M. P. Deschamps vient de faire paraître le premier tome d'un ouvrage qui nous fera revivre par l'image autant que par les textes, par des considérations d'ensemble autant que par des monographies détaillées, ces monuments uniques de l'architecture militaire des Croisés en Terre-Sainte (4).

(1) La hâte avec laquelle ces châteaux ont été construits (parfois en quelques mois), et souvent aussi la mauvaise qualité des matériaux utilisés ont contribué à rendre plus dommageables encore les ravages de ces fléaux. Ceux-ci n'ont pas manqué. Le Crac des Chevaliers, une des plus puissantes forteresses des Croisés (dans le comté de Tripoli, aujourd'hui dans l'État de Lattaquié, Syrie) fut quatre fois sérieusement endommagé en l'espace de 50 ans (1157, 1170, 1201 et 1202).

(2) Beaucoup de ces châteaux ont servi, ou servent encore, d'abris, de villages même, où s'entasse, pêle-mêle, une population sordide. Les plus fortunés s'installent dans les hauts appartements qu'ils transforment à leur goût. Les habitations « champignonnent » aussi sur les terre-pleins, les courtines, dans les tours basses et les appartements inférieurs. Vieilles murailles, pierres de créneaux et de mâchicoulis, fournissent naturellement le matériel de construction. Les rebuts de ferme ou de ménage sont jetés, selon la loi du moindre effort, dans les parties les plus basses et finissent, à la longue, par les combler.

(3) Les Puissances mandatrices ont heureusement mis fin, en partie du moins, à cet état de chose. Le Crac des Chevaliers a été racheté par l'État français à l'État de Lattaquié, moyennant le versement d'une somme de un million. Celle-ci a servi à dédommager les villageois qui s'étaient installés, au nombre de 500 environ, dans le château et qui furent expropriés. La Caisse des Monuments historiques a, de son côté, assumé les frais de restauration du château. On ne peut qu'applaudir à de tels gestes.

(4) P. DESCHAMPS. *Les châteaux des Croisés en Terre-Sainte. I. Le Crac des Chevaliers. Étude historique et archéologique précédée d'une Introduction générale sur la Syrie franque.* **Texte et album. Coll. Bibliothèque archéologique et**

L'éminent médiéviste a consacré ce premier volume à deux études distinctes : tout d'abord à une Introduction sur la géographie historique et l'organisation militaire des établissements francs en Terre-Sainte; en second lieu, à une étude détaillée, historique et archéologique, sur l'une des forteresses franques de Terre-Sainte les plus connues et les mieux conservées aujourd'hui : Le Crac des Chevaliers (1). Cette monographie sera d'ailleurs suivie d'autres encore.

Rien de plus attachant que ce livre, écrit avec une clarté toute française, accompagné de plans, de croquis, et d'un album de cent vingt planches (2). Il vaut la peine que l'on en communique à ceux qu'intéresse l'histoire des croisades les conclusions générales et mainte observation particulière. Pour être émises d'un point de vue assez spécial, et ordinairement peu étudié, elles n'en mériteront, à certains égards, que plus d'attention (3).

Quand, dans les dernières années du XI^e^ siècle, les croisés

historique, tome XIX. Paris, Geuthner, 1934, 28 × 23 cm., XXXII-328 pp., VIII p., CXX planches. Prix : 400 fr. franç. Rappelons que c'est dans la même collection qu'ont paru les résultats des géniales observations aériennes du P. Poidebard sur le limes romain de Syrie, dont la Revue a rendu compte il y a deux ans (t. LXII, p. 632 ss.)

(1) Sur le nom de ce château cfr DESCHAMPS, *op. cit.*, p. 112. L'origine en serait le nom arabe donné originairement à l'ouvrage existant antérieurement au château : Hosn el *Akrad*, le « château des Curdes », qui devint pour les Francs celui de *Crat*, et plus tard, par analogie probablement avec la grande forteresse (Kérak) de Moab en Transjordanie, le *Crac*.

(2) M. Deschamps a été aidé dans sa mission par deux fidèles et habiles compagnons. L'un, M. Fr. Anus, architecte, a fait les mesurages, dressé les plans du château, étage par étage, dessiné de multiples croquis. L'autre, le capitaine Lamblin, de l'armée d'Orient, s'est chargé spécialement de la partie photographique. C'est de cette collaboration qu'est sorti l'*album*.

(3) Ainsi que l'indique le titre de notre article, nous nous attacherons surtout à mettre en relief la partie de l'ouvrage qui traite de l'organisation militaire de la Terre-Sainte. Nous espérons que les prochaines monographies de M. Deschamps nous donneront encore l'occasion de parler du Crac des Chevaliers, du point de vue architectural. Sur la partie qui concerne le Crac, on pourra lire, en attendant, la recension du R. P. Jalabert dans les *Études*, t. 226, 20 mars 1936, p. 793-804.

entreprirent, à travers l'Asie-Mineure, la Cilicie, la Syrie et la Palestine, leur marche conquérante vers Jérusalem, bien peu manifestaient l'intention d'un séjour définitif ou même durable dans ces contrées. La conquête de la Ville-Sainte achevée, la plupart rentrèrent dans leur patrie. Il ne resta, en Palestine, en fait de troupes occidentales permanentes, que quelques centaines de chevaliers et d'hommes d'armes (1). Le problème de la conservation des conquêtes se posa donc déjà dès le début de l'occupation franque dans toute sa gravité. Jamais résolu d'une façon pleinement satisfaisante, il devait constituer jusqu'aux derniers jours, durant les deux siècles de cet établissement, la préoccupation dominante des chefs francs en Terre-Sainte.

On se figurera sans peine ce que ce problème a pu avoir d'angoissant par moments. Au temps de sa plus grande extension, c'est-à-dire un peu avant le milieu du XII[e] siècle, vers 1140, les frontières orientales du nouveau Royaume de Jérusalem et de ses grands états vassaux : comté d'Edesse, principauté d'Antioche, comté de Tripoli, Terre Oultre le Jourdain, comptèrent un développement de plus de six cents kilomètres. Ces frontières courent depuis le nord-est d'Édesse jusqu'au golfe d'Aqabah, avancée extrême de la Mer Rouge à la côte orientale de la presqu'île du Sinaï. Cette frontière apparaît d'autant plus démesurée que la largeur des territoires occupés par les Francs entre elle et la Méditerranée ne dépasse guère soixante-dix kilomètres (2), sauf aux deux extrémités nord et sud : au nord, où le comté d'Édesse, très tôt détruit d'ailleurs (3), s'étendit jusqu'aux environs de Mardin, c'est-à-dire à près de trois cents

(1) DESCHAMPS, *op. cit.*, p. 17 : « trois cents chevaliers et trois cents hommes d'armes ». A cela s'ajoutaient, il est vrai, les équipages des flottes vénitienne et génoise. Il se forma aussi sans doute très tôt des corps indigènes.

(2) Par contre, elle se rétrécit par endroits, jusqu'à quelques kilomètres, comme entre le « pays des Assassins » (entre Tortose et Lattaquié) et la mer.

(3) En 1153 la ruine du comté était consommée. La ville d'Édesse elle-même tomba dans les mains des Sarrasins en 1144. Ce qui restait du comté fut alors soit rattaché à l'empire byzantin, soit remis aux princes de la Petite Arménie (Cilicie actuelle).

kilomètres à l'intérieur des terres (1); au sud, où les territoires de la Transjordanie actuelle (appelée autrefois la Terre Oultre le Jourdain), firent partie jusqu'à la marge du désert, et pendant plus longtemps, des possessions franques (2).

Manque de troupes, étendue démesurée des frontières, à ces causes de faiblesse s'en ajouta, pendant les premiers temps du moins, une autre encore : la nécessité d'achever la conquête des forteresses ou villes fortifiées conservées en Palestine ou même en Syrie par les Arabes. C'est ainsi que le port de Sour (Tyr) et celui d'Ascalon, la « Vierge de la Syrie », forteresse réputée imprenable par les Arabes, ne tombèrent aux mains des Croisés qu'en 1124 et 1153 respectivement.

Il fallut donc chercher dans la configuration du sol et dans la construction d'ouvrages défensifs un secours absolument nécessaire et que ne pouvait offrir la faiblesse des renforts fournis par les croisades postérieures, nombreuses sans doute, mais détournées de leur but ou décimées par les maladies et par les armées ennemies.

Ce secours des forces naturelles ne manqua pas. Si on laisse hors de considération la plaine côtière, très étroite en Syrie, où elle va jusqu'à prendre l'aspect d'un défilé resserré entre la mer et la montagne, mais plus large en Palestine, la région riveraine de la Méditerranée se caractérise du nord de la Syrie au sud de la Palestine par une large et profonde dépression. Celle-ci court entre deux chaînes montagneuses, parallèlement au rivage de la mer, de façon à ne s'écarter de celui-ci que de vingt à soixante-dix kilomètres en moyenne. Cette dépression est connue sous le nom de « grand fossé syrien ». Elle est formée par une suite de vallées que fertilisent presque

(1) M. Deschamps a montré que la pénétration des croisés dans ces régions s'est faite beaucoup plus profondément qu'on ne l'avait soupçonné jusqu'ici. Un certain nombre de places fortifiées dans les parages de Mardin et de Ras el Aïn, comme Tell Mouzen, el Koradi, Tell Gouran, ont été d'authentiques châteaux francs.

(2) C'est là que se trouve la célèbre forteresse du Crac de Moab, mais dont les ruines sont loin d'avoir, aujourd'hui, la splendeur de celles du Crac des Chevaliers.

partout un certain nombre de fleuves et de lacs d'importance variée et dont plusieurs sont très connus, comme l'Oronte et le Jourdain, comme le lac de Tibériade et la Mer Morte. Du nord d'Antioche (aux environs de Marasch) à Antioche même s'étend la vallée du Qara Sou, bordée à l'ouest par la chaîne de la Montagne Noire; au sud d'Antioche, celle de l'Oronte, délimitée à l'ouest par les monts Djansarieh. Les derniers contreforts de ceux-ci se situent près de Homs. Vient alors la vallée de la Beqa où coule le Nahr Litani, entre les monts du Liban à l'ouest et de l'Anti-Liban à l'Est. La vallée du Jourdain lui fait suite; ici la dépression s'accentue jusqu'à descendre au-dessous du niveau de la mer, mais même en Galilée, en Samarie et en Judée la bordure ouest, quoique moins élevée qu'ailleurs, reste en grande partie constituée par des régions accidentées atteignant jusqu'aux mille mètres d'altitude. Du sud de la Mer Morte, enfin, au-delà de la dépression fertile de l'Idumée, jusqu'au golfe d'Aqabah, l'Ouadi Araba constitue, entre des contrées particulièrement chaudes et arides (déserts du Sinaï et d'Arabie) une des voies de communications les plus faciles et les plus fréquentées entre la Syrie et l'Égypte.

Un autre fait géographique important est encore à signaler. Les chaînes de montagnes situées entre ce « fossé syrien » et le littoral s'interrompent et laissent entre elles des trouées plus ou moins larges par où, le cas échéant, les fleuves peuvent s'écouler vers la mer. Ainsi sont constituées en Syrie les trois trouées d'Antioche (Oronte), de Lattaquié et de Tripoli. Plus bas, celle de Tyr (Nahr Litani) et en Palestine, celle de Jezréel, entre la Galilée et la Samarie; tout au sud de la Judée, enfin, celle d'Hébron.

On ne saurait surestimer la valeur commerciale et militaire de cette dépression syrienne et des vallées qui s'y embranchent. Elles constituent d'excellentes voies de communications. Maîtres d'elles, les croisés pouvaient imposer aux caravanes arabes de lourds droits de péage; par leur possession encore ils assuraien leurs propres liaisons, préservaient les territoires côtiers des menaces d'invasion, et forçaient l'adversaire à maintenir devant

les issues orientales de ces vallées des troupes considérables. « Le grand val syrien forme pour ainsi dire l'immense fossé qui servit de défense aux États francs, les monts de l'Ouest en constituant l'escarpe et ceux de l'est la contre-escarpe. Si les Francs vinrent à déborder ces derniers, leur situation fut toujours précaire dans ces régions éloignées » (1). Rien d'étonnant non plus que les Arabes s'efforçassent à leur tour de les conquérir et de les conserver.

Ainsi se créa rapidement dans tout le pays et surtout le long de la frontière orientale, un réseau de villes et de châteaux fortifiés, fort rationnellement établi selon les nécessités de l'attaque et de la défense, bien que sans plan vraiment préconçu. Les fortifications des ports déjà existantes au moment de leur conquête par les Croisés furent complétées afin d'assurer des bases solides au ravitaillement venu d'Occident. Souvent au château de terre qu'ils possédaient on ajouta un château de mer, isolé dans une île ou une presqu'île, et qui commandait la rade. Un des exemplaires les mieux conservés est celui de Sagette (Sidon), aujourd'hui Saïda. Autour des places restées en possession des Arabes, et que les chevaliers chrétiens, vu leur petit nombre, ne pouvaient espérer emporter immédiatement de vive force, ils établirent un cordon de châteaux destinés à les isoler et à les encercler. Ainsi furent construits autour d'Ascalon les forts de Bethgibelin (1137), d'Ibelin (1141) et Blanche Garde (1142). Les plaines et les vallées côtières, de largeur et d'étendue variables, mais généralement très fertiles, où se groupaient en « casaux » les colonies de fermiers et d'artisans, demandaient à être surveillées et protégées. Ainsi surgirent tours de guet, fortins et châteaux de plaine, tels Coliat, au nord de Tripoli, et Carmel, dans la région méridionale de la Judée. Les ponts de valeur stratégique, comme ceux de l'Oronte (2), furent munis de défenses. Et surtout la garde de la frontière, des défilés

(1) DESCHAMPS, *op. cit.*, p. 16.

(2) Le Pont de fer et le Pont de Shogbr. Par le premier passait la route d'Alep à Antioche.

orientaux, des trouées transversales, fut assurée par un système redoutable de fortifications. Ici plus qu'ailleurs la nature et le relief du terrain imposèrent l'ordonnance des ouvrages.

L'organisation défensive de cette frontière orientale peut sans hésitation être comparée pour l'étendue et la puissance avec les plus formidables lignes de défense de l'Europe occidentale du temps. C'est là que sont situées les grandes forteresses de Terre-Sainte : le Crac de Moab, le Saphet, le Crac des Chevaliers, Margat, Saône, etc. Ces places fortes occupent parfois plusieurs hectares de superficie (1), et, au temps de leur occupation par les grands Ordres militaires, leur garnison s'éleva facilement, même en période de paix, jusqu'à 1.700 à 2.000 hommes (2). Certaines forteresses, le Crac par exemple, possèdent une double enceinte dont la hauteur et l'épaisseur donnent au voyageur une impression d'écrasement sous une masse formidable (3). L'intérieur lui-même était aménagé avec tous les raffinements que pouvait offrir l'art militaire de l'époque : ainsi, la rampe

(1) ID., *ibid.*, p. 80 : Crac des Chevaliers : deux hectares et demi; Margat, Saphet : quatre hectares environ; Saône : cinq hectares et demi environ.

(2) DESCHAMPS, *op. cit.*, p. 87.

(3) Le front ouest de la première enceinte du Crac, le plus régulier, a 150 mètres de longueur; il est pourvu de distance en distance de cinq tours rondes de proportions identiques : « Le diamètre des tours est de 10 mètres environ, l'épaisseur des courtines est de 3 mètres et la plus grande épaisseur des murs des tours est également de 3 mètres... la tour 3 jusqu'à la base des corbeaux de ses bretèches a 10 m. 70 de haut... ». DESCHAMPS, *op. cit.*, p. 151, n. 1. Mais ces proportions sont peu de chose vis-à-vis de celles de la seconde enceinte et de ses défenses (spécialement du Donjon). Les trois tours sur le front sud de cette seconde enceinte s'encastrent dans un talus de pierre de 26 mètres de hauteur. Au premièr étage de la tour J, on peut voir une archère traversant un mur de 8 m. 40 d'épaisseur (ID., *ibid.*, p. 191). Il est vrai que c'est là la dimension extrême! Si l'on songe que la seconde enceinte surplombe la première, on peut se rendre compte de l'impression que laisse au visiteur cette masse grandiose.

D'autres châteaux se font remarquer par les proportions de leurs fossés. Il arrive, comme à Saône, que pour isoler le château fort du reste de la hauteur sur l'éperon de laquelle il est placé, les ingénieurs ont fait creuser au pied des murailles de larges fossés à parois verticales. A Saône ce fossé de « rupture » atteint 20 mètres de largeur et 28 de profondeur. Une aiguille de roc **y a toutefois été laissée pour servir de pile au pont lancé par-dessus l'abîme** (p. 81).

d'accès du Crac, longue, sinueuse, repliée sur elle-même, est barrée par plusieurs portes dont certaines sont munies de herses et de crapaudines. Voûtée en grande partie et garnie d'assommoirs, elle est aussi bordée de corps de garde, d'archères, dominée par des échauguettes... Les salles intérieures commandent les salles extérieures. Enfin, un donjon, assemblage de tours et de salles hautes, situé au point le plus menacé, c'est-à-dire sur la face sud, domine, à la fois, le terrain d'alentour (1) et forme le réduit où pouvait encore s'exercer la suprême résistance.

Ces châteaux possédaient, outre leurs chapelles, salles communes, Logis du Maître, et autres appartements d'habitation, des caves énormes, où étaient amoncelés les vivres et provisions, parfois pour plusieurs milliers de personnes et en prévision de sièges de quatre à cinq années, des réservoirs d'eau, appelés *berquils* (2), soit intérieurs (3), soit extérieurs, destinés à la fois à l'approvisionnement et à la défense, des écuries, des fours, des pressoirs et jusqu'à des moulins à vent (4). Ils formaient, en temps de paix, le centre vers lequel convergeait l'activité des villages et casaux environnants (5), et, en temps de guerre,

(1) Comme d'autres forteresses (Saône, p. ex.) le Crac, construit sur l'éperon d'une colline, n'est pas situé sur la partie la plus élevée et donc dominante. Du côté sud le sol se relève jusqu'à la hauteur de la première enceinte. D'où la nécessité de fortifier spécialement toute cette partie de la défense. A cette intention fut creusé un fossé devant la première enceinte, puis le berquil, au pied de la seconde, et celle-ci est formée à cet endroit par le talus de 26 mètres de haut et les trois gros ouvrages dont nous avons donné, à la note précédente, quelque idée des dimensions.

(2) Probablement de l'arabe *birké*, réservoirs.

(3) Celui du Crac est intérieur (72 mètres de long sur 8 à 16 de large). Il sert en même temps de fossé à la face sud de la seconde enceinte, là où se trouve les plus grosses tours et le donjon. Un aqueduc y amenait l'eau de l'extérieur, mais il recueillait aussi le ruissellement des talus et des corps de logis.

(4) Tel est le cas au Crac des Chevaliers, semble-t-il bien. DESCHAMPS, *op. cit.*, p. 152.

(5) Ainsi au Saphet en Galilée, « se trouve sous le Château une ville avec un marché et... tout autour et sous sa protection on voit prospérer 260 casaux avec une population rurale de plus de 10.000 personnes ». DESCHAMPS, *op. cit.*, p. 88.

le refuge vers lequel se portaient les paysans avec leur bétail et leurs richesses.

Le génie militaire des croisés les incita à créer, autour de ces points vitaux de la résistance, quantité d'ouvrages d'approche et de défense secondaires, tours de guet, établies au sommet des monts, fortins commandant les sentiers et les défilés. Parfois aussi un système de signaux optiques permettait de transmettre de nuit jusqu'aux villes de la côte les renseignements et les avertissements (1).

On apprendra avec plus d'étonnement encore peut-être, — faudrait-il dire d'admiration ? — la part qui revient aux Ordres religieux et militaires, comme ceux des Hospitaliers et des Templiers (2), dans cette organisation militaire, dans la construction, l'entretien et la défense de ces châteaux, gardiens vigilants et jaloux des Lieux sanctifiés par la vie et la mort du Sauveur. C'est dans le courant du XII^e siècle que ces Ordres militaires se développèrent, favorisés par les donations des papes et des princes. En fait, il furent bientôt les seuls à pouvoir assumer la charge, très lourde, de la garde des grandes forteresses. Ils reprirent peu à peu les châteaux des seigneurs (3) les agrandirent et les

(1) « C'est ainsi qu'en 1183 la forteresse de Kérak, qui se trouve par-delà la Mer Morte à 80 kilomètres à vol d'oiseau de Jérusalem, fut avertie qu'elle était assiégée et fut avisée par un feu allumé à la citadelle de la Ville-Sainte en haut de la Tour de David que le roi lui envoyait une armée de secours ». DESCHAMPS, *op. cit.* p. 97-98. Ajoutons que les armées arabes et franques connaissaient aussi l'usage des pigeons voyageurs (*ibid.*).

(2) Les chevaliers du Temple et de l'Hôpital étaient à la fois religieux et soldats, liés à Dieu par leurs vœux, et fidèles serviteurs des princes. Soldats d'élite, ils étaient distribués dans les châteaux, en groupes plus ou moins nombreux, selon les ressources en hommes de l'Ordre et l'importance de la place à défendre. Sous leurs ordres combattaient non seulement les frères servants, religieux comme eux, mais encore d'autres troupes soit franques, soit indigènes et jusqu'à des corps musulmans (surtout de cavalerie légère) qu'on appelaient les « turcoples » ou « turcomans ». C'est ce qui explique l'importance des chiffres des garnisons données plus haut.

(3) Le Crac des Chevaliers fut cédé à l'Hôpital en 1142, et Margat, au même Ordre, en 1186. Les Templiers occupèrent la citadelle de Tortose, le **Toron des Chevaliers, le Chastelet, le Saphet, etc.**

fortifièrent encore. Le poids principal de la défense de la Terre-Sainte reposera dès lors sur eux, et de plus en plus, jusqu'aux derniers jours des établissements francs (chute de Saint-Jean d'Acre en 1291).

Nous aurions voulu, dans cette analyse de l'ouvrage de M. Deschamps, nous étendre encore sur les résultats, en partie nouveaux et très intéressants, de son examen archéologique du Crac des Chevaliers. Ce sujet forme même la partie principale du livre. Les fouilles, ou pour mieux dire les déblaiements entrepris par M. Deschamps et ses compagnons avec l'aide d'escouades de soldats obligeamment mises à leur disposition par l'autorité militaire, ont amené la découverte de poternes, de salles basses, dont l'une mesure 120 mètres de long, de corridors de garde sous les talus, etc. L'examen des murailles, de leurs bossages, de la qualité et des tailles différentes de leur pierre, ont aussi permis aux archéologues de reconstituer dans leurs grandes lignes les différentes campagnes de construction, depuis les débuts de l'occupation franque jusqu'aux remaniements et agrandissements exécutés, après la conquête du Crac, par le sultan Beibars. L'étude des savants s'est poursuivie jusque dans le détail des formes des archères, des mâchicoulis, des bretèches, des arcs de fenêtres, etc. Le Crac contient aussi de véritables joyaux d'architecture; c'est le cas pour la galerie qui borde la salle du chapitre, construite en pur style de l'Ile de France. Mais nous devons nous borner. Un prochain volume ne nous donnera-t-il pas d'ailleurs bientôt l'occasion de revenir sur ces problèmes plus techniques? Nous osons l'espérer. M. Deschamps peut avoir, en tout cas, l'assurance que cette nouvelle monographie sera accueillie, comme la présente, avec le plus vif intérêt.

CH. MARTIN, S. I.